

A555

## LEON GOLUB AU MUSÉE DES BEAUX-ARTS De l'art brut à la brutalité

Même s'il y a plus monumental et plus vedette que lui à la Nouvelle Biennale de Paris (jusqu'au 21 mai au Parc de la Villette), Leon Golub ne passe pas inaperçu. Des mercenaires, deux fois plus grands que nature, nous regardent de front avec, dans les yeux, une jouissance douteuse, dangereuse et juteuse, pendant qu'un autre urine sur leur victime. Cela dérange.

La violence, sous diverses formes, dans le contenu comme dans la facture des œuvres, est d'ailleurs ce qui ressort avec le plus d'évidence de ce rendez-vous international d'art contemporain. Et Leon Golub ne le cède en rien à ses jeunes confrères, néo-expressionnistes allemands ou graffitistes américains et français, lui qui a fouillé et exploré la notion de pouvoir pendant quarante

ans pour finir, ces dernières années, par toucher l'essentiel.

Le Musée des beaux-arts de Montréal présente jusqu'au 2 juin une rétrospective des œuvres de Leon Golub depuis ses es-



JOCELYNE  
LEPAGE

sais d'art brut à la Dubuffet, qui remontent au début des années cinquante, jusqu'à ces brutes qui font aujourd'hui la renommée du peintre de Chicago.

L'essentiel, chez Golub, qu'il a mis du temps à atteindre, tient à presque rien et à beaucoup en

même temps. Au fait, par exemple, que les personnages, presque toujours des mâles du genre mercenaires, escadrons de la mort ou soldats en uniforme, regardent le spectateur, le transformant en complice ou en voyeur; ou encore, au regard jouisseur des vainqueurs, au rictus de leur sourire exagérément denté, aux gestes, parfois obscènes, que font leurs mains, à la façon dont ils se tiennent et posent devant un imaginaire appareil photo.

Cela tient aussi au choix des scènes. Ce n'est pas le pouvoir des grands ici qui est décortiqué, mais celui des gros bras, des machos, des petites gens quoi, libres d'exprimer ce sadisme dont on retrouve sans doute des parcelles en chacun de nous. Brrr! Mais il y a aussi la texture des toiles, peintes et dépeintes, grattées ou

délavées transformant en fresques à la fois intemporelles et situées dans l'actualité (Vietnam, El Salvador, par exemple) ces scènes que l'on sait courantes et qui sont pourtant «dégueulasses», pour parler comme les anciens enfants d'Outremont. Sans compter la maladresse voulue du dessin, permettant à Golub de déformer la réalité pour la rendre plus réelle, comme le ferait un adolescent hypersensible, comme le font les auteurs de comics américains, comme le font aussi les médias avec leurs images et leurs titres à sensation. Cela l'autorise à grossir certains détails et à en laisser d'autres dans l'ombre, question d'efficacité.

### Une renommée tardive

Leon Golub a aujourd'hui 62 ans. Mais ce n'est que ces toutes dernières années, à la faveur du retour à la figuration et à l'expressionnisme en art, qu'il a joint les rangs des nouvelles vedettes américaines, toutes beaucoup plus jeunes que lui. On dit que son engagement politique (il fut de bien des luttes, notamment celle contre la guerre au Vietnam et plus récemment, celle contre l'implication des Américains en Amérique centrale) lui nuit. C'est fort possible. On dit aussi que le fait qu'il soit de Chicago ne l'a pas aidé. Mais ça, c'est une autre histoire, toujours la même d'ailleurs. Golub vit maintenant depuis quinze ans à New York et c'est de là qu'est venu le succès.

On raconte d'autre part que la domination de l'école abstraite newyorkaise, puis du pop art, a entraîné une mise à l'écart de peintres comme Golub. C'est sans doute vrai également. Mais personnellement je pense que Leon Golub n'a effectivement atteint son but, fruit d'une longue et pénible recherche qui touche tout autant à l'art et à l'histoire de l'art qu'à la psychologie et à la sociologie, que ces dernières années. En tout cas, les œuvres que je préfère de la quarantaine qui sont exposées au Musée des beaux-arts sont celles des dix dernières années, celles où les protagonistes regardent les spectateurs en pleine face, les transformant en complices d'actes



«Mercenaries II», de Leon Golub.

douteux et même, d'une certaine manière, pornographiques.

La rétrospective de Golub au Musée des beaux-arts nous permet de suivre le chemin laborieux que le peintre a emprunté avant d'atteindre, à mon sens, l'essentiel. Golub a longtemps hésité, pendant ses années d'études, entre l'histoire de l'art et l'art. Il est d'ailleurs passé alternativement de l'une à l'autre. Dans ses premières œuvres, très inspirées de l'art brut, les références à l'histoire de l'art sont omniprésentes, art primitif, art assyrien, grec, romain. Il me semble que c'est alors la misère existentielle des humains qui en est le propos, mais la violence est là, exprimée autant par les sujets que par la manière dont les toiles sont travaillées, triturées, peintes et dépeintes, agressées même.

Les scènes de combat font vite leur apparition mais elles ne se seront vraiment situées dans le temps qu'avec la série sur la guerre au Vietnam. Golub avait dit en 1968 qu'il ne voulait pas justement placer ses scènes de combat dans le temps, qu'il ne

voulait pas qu'on puisse dire devant une de ses œuvres: «Vietnam, 1968». Mais à partir de 1972, il change d'avis. Lui qui a toujours travaillé à partir de photographies décide de s'inspirer dorénavant des photos publiées dans les médias d'information. Il paraît qu'il en possède une formidable collection. Le pouvoir, pendant un temps, aura un visage et des noms, notamment dans une série de portraits d'hommes influents faits à partir des photos de médias, où on retrouve, au Musée de Montréal, Franco et Nelson Rockefeller.

Et par la suite, en pleine possession de ses moyens, dans d'immenses toiles-fresques, Golub tourne autour de la notion de pouvoir comme on joue autour d'une plaie sanglante et béante. Si le pouvoir a conservé un visage, c'est un visage sans nom que l'on connaît et dans lequel, qu'on le veuille ou non, on se reconnaît dans ce qu'on a de plus vicieux.

À voir absolument.  
Rétrospective Leon Golub au Musée des beaux-arts de Montréal, 1379 ouest, rue Sherbrooke, jusqu'au 2 juin.



Leon Golub, «Interrogation II».